

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 48

Artikel: Voyage à Paris
Autor: Fourier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195864>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la préférence doit être donnée, sans aucune hésitation, à ceux d'outre-mer.

L'Américaine qui ne peut pas se payer une domestique trouve à la remplacer avantageusement par son mari. On n'imagine pas la patience avec laquelle un Américain peut charrier son baby dans les rues pendant des heures.

Il sait à merveille l'envelopper dans ses langes, le tranquilliser la nuit et lui donner le biberon au moment convenable.

Il se lève de bonne heure, trouvant qu'une femme seule peut se permettre de rester tard au lit. Puis il allume le feu, prépare le bois pour la journée, en attendant que l'eau soit assez chaude pour faire le café et, s'il en a le temps, il prend un panier et court aux provisions.

Le mari américain ne vit que pour ses affaires et ne les quitte que pour rentrer chez lui. Jamais il ne s'amuse à regarder d'autres femmes que la sienne, car elles ne comptent plus pour lui, et si elles le saluent en passant d'un gentil bonjour, il ne leur répond que par un son inarticulé qui ressemble à un grognement.

Il a les visites en horreur et s'il est tenu d'en faire une, il garde un silence obstiné et réfléchit profondément à ses affaires.

Si sa femme reçoit, il n'écoute pas ce que ces dames peuvent se dire, mais il s'en va discrètement fumer une pipe dans sa chambre ou mettre un peu d'ordre dans la cuisine.

Il admire généralement sa femme dans tout ce qu'elle fait et lui donne sans rien garder pour lui le total de ce qu'il gagne. Tout ce que madame dit, est bien dit : c'est elle qui choisit l'appartement, le docteur, la maladie qu'on aura pendant l'été, l'endroit où on ira la guérir, etc.

Non seulement il admire sa femme, mais il l'aime beaucoup : en cela c'est le gouvernement lui-même qui donne l'exemple, puisqu'on dit que jusqu'ici tous les présidents se sont mariés par amour.

Mais c'est assez pour une fois, car je n'aimerais pas faire couler les larmes des dames qui liront ces lignes : j'ai déjà sur la conscience d'avoir porté la désolation dans le cœur de ma voisine en lui énumérant les douces vertus des maris américains. « Ah ! s'est-elle écriée, entre deux sanglots, si j'avais su tout ça plus tôt, au lieu de rester ici pour être grognée et rechignée d'un bout de l'année à l'autre, je serais partie pour l'Amérique avant d'être mariée ! »

Je termine, car si j'en disais davantage sur ce sujet, je serais capable de me trouver changée en agent d'émigration !

UNE ABONNÉE.

Voyage à Paris.

J'avais vingt ans ; depuis longtemps je mourais d'envie de voir Paris : est-il un provincial qui n'aspire à connaître la capitale ? J'économisais dans ce but ; j'avais réuni une somme suffisante, lorsque j'appris que la Compagnie de l'Ouest organisait des trains de plaisir pour la grande ville. Cela me décida et je quittai Fougères, mon pays, un beau matin, à huit heures trente-trois minutes ; le soir, à dix heures vingt et une, je débarquais à la gare Montparnasse. Une heure après, j'étais sur les boulevards, écarquillant les yeux, ébloui par les lumières, stupéfié à la vue du mouvement des voitures, des piétons ; non, je ne regrettais pas mon argent.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis venir à moi un monsieur à l'air rébarbatif, vêtu d'une longue redingote boutonnée, coiffé d'un chapeau à haute forme, porteur d'une décoration et d'un énorme gourdin qu'il brandissait avec ostentation.

Il me dévisagea un instant.

— C'est bien cela, murmura-t-il.

Tout à coup, il me frappa sur l'épaule.

— Au nom de la loi, je vous arrête, me dit-il sur un ton menaçant.

— Pardon, monsieur, lui dis-je tout troublé, vous vous trompez sans doute ; j'arrive de Fougères.

— Pas un mot, je sais tout.

— Alors vous savez que j'arrive de Fougères ; c'est la première fois que je viens à Paris.

— Vous êtes descendu à la gare Montparnasse.

— Oui, monsieur.

— Je vous file depuis votre arrivée ; je suis de la police.

— Mais, monsieur, dis-je effrayé...

— Silence ! Vous vous expliquerez au dépôt.

Entrez là-dedans.

Il ouvrit la portière d'une voiture dans laquelle je montai plus mort que vif.

— Cocher, dit-il, à la préfecture de police.

Il prit place en face de moi et me regarda en fomentant les sourcils.

— Monsieur, lui dis-je, je suis certainement victime d'une erreur, d'une ressemblance ; vous vous trompez.

— La police ne se trompe jamais, répliqua-t-il ; retenez cela pour votre gouverne.

— Je me nomme Séphyrin Legallée, j'arrive de Fougères.

— Vous racontez cela au juge d'instruction.

Il tira un signallement de sa poche et fixa alternativement ses regards sur moi et sur son papier.

— Front étroit, murmurait-il en se parlant à lui-même, yeux chassieux, nez écrasé, lèvres gonflées, menton de galoche, oreilles grandes ; c'est bien en cela.

Ah ! mon gaillard, s'écria-t-il, enfin nous vous tenons !

— Monsieur, lui dis-je, je vous jure que je suis innocent.

— Il faut que je vous fouille ; mais on a des ordres, sortez tout ce que vous avez dans vos poches.

Allons, exécutez-vous de bonne volonté. J'obéis en protestant de nouveau.

— De quoi m'accuse-t-on ?

— On vous l'apprendra à la préfecture. Donnez tout ce que vous avez.

Je sortis mon porte-monnaie qui contenait quatre cents francs en or, mon couteau, mon mouchoir.

Le policier s'empara des objets.

— Ce n'est pas tout, dit-il ; videz votre gousset.

Je retirai ma montre que je lui remis ; d'une poche de ma jaquette, je sortis mon portefeuille qui renfermait deux billets de cent francs.

Le policier prit le tout.

— Vous n'avez plus rien ? interrogea-t-il, le regard sévère.

— Je vous ai tout donné, répondis-je ; regardez vous-même.

— Je m'en rapporte à vous, dit-il.

Il étala mon mouchoir sur ses genoux, y plaça mes valeurs et en fit un paquet qu'il noua.

— Tout cela sera déposé à la préfecture.

Il fit arrêter le fiacre.

— Cocher, dit-il, je suis inspecteur de la sûreté ; je viens de capturer un anarchiste dangereux arrivé d'aujourd'hui avec l'intention de faire sauter l'ambassade de Russie ; je ne fais qu'entrer au bureau de poste pour envoyer un télégramme à Saint-Petersbourg ; je vous confie mon prisonnier ; placez-vous à côté de la portière et s'il fait mine de s'évader, assommez-le sans pitié !

— Compris ! s'écria le cocher qui sauta en bas de son siège.

Il prit son fouet par le petit bout et il se mit à monter la garde en m'injuriant :

— Coquin, criait-il, canaille ! C'est toi, gringalet, qui veux faire du mal à nos amis les Russes ? Ton compte est bon, gredin ! Espèce de malfaiteur ! Tête d'assassin ! J'irai te voir guillotiner. Essaie un peu de te rebiffer que je te casse la figure !

Il brandissait son fouet.

— Félicien ! C'est vrai que tu dégoûtes mal ; faut-il que tes parents soient des propres à rien pour ne pas t'avoir étouffé !

A ses cris, un rassemblement s'était formé ; une foule hostile qui augmentait à chaque instant entourait le fiacre.

— Oui, citoyens, disait le cocher, c'est un nihiliste ; il veut faire sauter l'ambassade de Russie, assassiner l'ambassadeur.

— A mort ! A l'eau ! criait la foule.

Je tremblais de tous mes membres.

— Il faut le lyncher ! exclama un assistant.

Aussitôt mille bras soulevèrent le fiacre.

— N'y touchez pas, dit le cocher, je réponds de sa peau et puis je ne suis pas payé.

A ce moment, deux gardiens de la paix arrivèrent. Le cocher répéta ses invectives.

La foule poussait des hurlements.

— Ce n'est pas tout ça, reprit le cocher en tirant sa montre, voilà plus d'une heure que l'inspecteur de la sûreté est entré à la poste ; il ne revient pas, je vais le chercher.

Veillez donc garder mon prisonnier, dit-il aux agents ; c'est vot' métier.

Il partit.

Les agents se plantèrent devant la portière ; ils eurent un malin œil pour empêcher la foule de m'écarter.

Elle voulait briser le fiacre.

Je crus ma dernière heure venue.

Enfin le cocher revint ; il était furieux.

— J'suis roulé ! s'écria-t-il ; j'suis pourtant à la poste ! C'est un faux inspecteur ; on ne l'a pas vu à la poste.

Qui est-ce qui va me payer ?

Il se souvint de moi.

— Allons, décanillez, me dit-il. C'est vous qui allez me régler ; voilà deux heures que je vous trimbalais !

— Je n'ai pas d'argent, lui dis-je, l'inspecteur m'a tout pris.

— L'inspecteur ! s'écria-t-il, un joli escroc ; vous n'avez pas vu qu'il se fichait de vous !

— J'arrive de Fougères.

— Cela se voit !

— Je lui ai donné tout ce que j'avais.

— Faut-il que vous soyez moule ! Vous allez me remettre votre chapeau.

Avant que j'aie eu le temps de m'y opposer, il s'en empara, remonta sur son siège, fouetta son cheval qui prit le galop. La foule s'était retirée en riant.

Il était deux heures du matin ; grelottant de froid, j'étais dans les rues toute la nuit ; au jour, je fus ramassé par des agents qui me conduisirent au poste où je racontai mon aventure.

La police m'a rapatrié.

Quand on m'y reprendra à venir à Paris !

Eugène FOURRIER.

Djan Guelin dein l'étrandzi.

Djan Guelin était on espèce de taborniò, de bobet que voliàvè por ti le diablo alla dein lo défrou. Suffit que Marc à la véva avai 10 louis de gadze pe Lyon, que l'avai le nippès de son monsu et que le dzeins lo recriàvon quand vegnà pèce, Guelin se fourra dein la boula de parti assebin.

Quand lo dese à son père, lo vilho lài fe : « Eh bin tè vu pas gravà ; n'ein portant pràopan et pràovradzo, mà se te vao allà va ! »

Lo père se peinsàvè : lo faut laissi fère : l'est bintout cèvè ; et pi on pou de vatze einradja lo garetrà de volià dinse roudà.

Adon noutron Djan Guelin fà fère son passeport ; sa mère lài càod on bio bissat po se z'haillons ; son père lài baillè on part de dzanets, et la nè dévant de parti, va derè atsvor per tot lo veladzo.

Lo leindéman se làivè à duè z'hàonès, son père lài esplikè lo tsemìn, kà lo pourro Djan qu'ètai on pou péasant n'ètai quàsù jamé saillai de l'hotè, et tracè d'ao coté de Lozena, po lo trein. On ètai ein àoton et ti le matins y'avai na forta niola. Quand l'est que l'arrevà à Tsalet à Gobet, se trovà pe hiant que la niola, et lo selào que se lèvavè, fasà la niola qu'ètai per d'avau, tota rodze. Mon tompin que n'avai jamé cein va, ne vayessai perein du le d'amont tant qu'au montagnès ; s'arrètè et se dese : Mà, mà ! iò su-ò venu ; m'einlèvine se cein ne vao pas ètrè la Mer Rodze ; eh mon Diu se l'allavè m'arrevà coumeint à Pharaon, que ia su lo catsimo : « Il voulut passer après les Israélites, mais les eaux de la mer retournèrent à leur place et il fut noyé avec toute son armée. »

Adon mon lulu coumeint à grulà dein se tsaussès ; ne fà ni ion, ni dou, se revirè et retracè contrè la maison, iò l'arrevà dza dévant midzo, mà ein passeint pè lo prà po que nion ne lo vayè.

— Eh ! t'es dza quie, que lài fà son père, que maillivè d'ao rioutès derrai la maison ?